

Un Berrichon évadé d'un camp d'Allemagne

Nous avons annoncé dimanche dernier le récit de l'évasion de l'un de nos compatriotes d'Annoix. Le voici tel qu'il a été fait par le héros de la "randonnée". Michel Tessiot adjudant au 20^e Bataillon de Chasseurs.

Fait Prisonnier

Étant fait prisonnier au mois d'octobre 1915 à Givenchy (Artois) j'ai été dirigé au camp de prisonniers de Münster et depuis mon arrivé, mon intention était que la première fois qu'il me serait possible de m'échapper des griffes de l'aigle teutonne je n'hésiterais pas un instant pour revenir sur le sol français. Quelque temps après mon internement je fis la connaissance d'un sergent-major du 26^e régiment d'infanterie fait prisonnier au mois de S^{tbre} 1914 dans la Somme et c'est donc avec lui que j'ai préparé mon plan d'évasion. Il fallait pour cela que nous ayons soit une boussole soit une carte, choses qui n'étaient pas faciles. Tout de même, à force de chercher, nous avons découvert une boussole qu'un Anglais avait reçue dans un colis et pour la somme de 1 mark nous avons eu la libératrice des boches. Mon camarade en avait déjà une en sa possession. Nous avons dissimulé nos boussoles pendant un mois environ pour qu'elles ne soit pas soustraites par les fouilles quotidiennes faites par les boches. Enfin vers le 10 Janvier 1916, nous avons commencé à nous glisser dans les corvées de façon à savoir laquelle serait favorable pour que nous puissions prendre la fuite. Pendant cinq jours nous n'avons pu partir étant surveillés trop étroitement par l'œil boche.

Le Plan d'évasion

Le lundi 17 janvier, nous partons dans une corvée de ferme composée de neuf hommes y compris tous les deux et surveillés par une seule sentinelle (je crois qu'elle avait été choisie pour nous). Nous partons donc le matin vers 6 heures avec chacun 7 biscuits dans notre poche sans oublier la boussole dissimulée sous la calotte de campagne ; il fallait prendre ses précautions pour sortir du camp, car tous les hommes de corvée sont fouillés par l'officier teuton qui est de jour. Lorsque mon tour est arrivé il a senti les quelques biscuits que j'avais ,mais je lui répondais que c'était pour manger dans la journée et finalement on nous laissa passer. Notre idée n'était pas de partir le matin même, mais le soir en rentrant et, chemin faisant, nous avons vérifié les abords du chemin : le bois, les fossés, pour savoir le soir en rentrant

l'endroit ou il nous serait plus facile d'échapper à la sentinelle boche. Nous arrivons donc à la ferme, on nous offre un café au lait mais toujours sans sucre. Nous acceptons volontiers, car il y avait longtemps que nous n'avons pas mangé de café au lait. Dix minutes après nous commençons à battre le blé et nous continuons ainsi jusqu'à 6 heures du soir. La chance tournait bien pour nous et nous avons décidé, mon camarade et moi que coûte que coûte il nous fallait partir.

Partis

Sitôt la machine arrêtée, on nous a fait manger un morceau de pain K.K. avec de la graisse et un bol de bouillon, et la petite troupe se met en marche. Comme il n'y avait qu'un sentier pour rentrer au camp nous marchions à la fille indienne, la sentinelle était à l'arrière pour surveiller si personne ne restait. Mon camarade et moi nous étions les deux premiers, nous avons convenu qu'à l'endroit fixé nous sauterions tous les deux dans les bois. Petit à petit nous approchions, c'était le moment d'émotion. Mon camarade arrive au but et d'un seul bond saute dans le buisson : je fais encore un mètre ou deux et je saute également. La sentinelle avait elle vu ou entendu notre mouvement ? Elle crie : Halte ! nous nous arrêtons, le cœur nous battait à nous rompre la poitrine, mais voyant qu'il ne s'intéressait pas à nous, nous rampons quelques mètres, et dissimulés par le bois nous fuyons à toutes jambes. Nous avons à peine franchi 30 mètres que nous l'entendions crier : venez camarades, venez ! Inutile qu'il insiste! nous ne voulions pas revenir. Il devait certainement pleurer, car il était certain de ce qui lui arrivait. En plus il ne pouvait pas nous poursuivre ayant encore 7 hommes avec lui : il était dans une triste situation ! Quelle triste mine il a dû faire pour rentrer au camp avec 7 hommes au lieu de 9. La chose nous importait peu, nous étions évadés c'était le principal. Nous avons déjà un pas de fait dans la victoire qui venait de s'engager. A suivre. Suite et fin.

En route

Maintenant il fallait nous orienter et partir au plus vite de peur que l'on nous poursuive. Nous commençons donc notre marche à travers bois et champs, sans oublier l'eau qui est fréquente dans ces contrées. Au premier fossé que nous avons traversé nous nous sommes déjà rafraîchi les pieds et nous avons franchi ainsi jusqu'à 6 h du matin environ 35 Kmèt, nous nous sommes arrêtés dans un bois pour nous reposer. Vers dix heures du matin on est réveillé par l'eau qui nous tombait sur la figure, nous étions gelés, nous quittons nos souliers pour tordre nos chaussettes et là, on a mangé la moitié de nos biscuits ; il ne nous en restait plus que deux pour

trois jours et trois nuits. Il nous fallait attendre la nuit pour reprendre notre marche en avant. Vers 5 ½ nous repartons toujours dans l'Ouest. Nous franchissons deux lignes de chemin de fer ce qui était notre point de repair. Nous étions donc dans la bonne direction, nous avons encore une ligne à traverser pour gagner la frontière. Le jour vint et de nouveau nous nous terrons dans les bois pour passer la journée. Cette fois-ci nous étions trempés jusqu'à la peau et on a mangé la moitié des biscuits qui restaient c'est à dire 4. Il fallait les épargner nous les aurions facilement tous dévorés mais il fallait songer au lendemain car personne ne nous viendrait en aide, d'ailleurs nous n'avions recours sur aucun. Nous avons déjà plus souffert que le premier jour, enfin la nuit tombe également et nous repartons après avoir marché toute la nuit sans trouver notre troisième ligne de chemin de fer. Il est vrai que nous avons fait moins de chemin que les autres nuits étant trop fatigués et mouillés jusqu'aux os, ce qui rendait notre marche difficile. Dans le bois ou nous étions arrêtés depuis le matin, mon camarade avait enlevé la doublure de sa capote pour nous faire des chaussettes russes ce qui nous avait réchauffé un peu les pieds ; mais nous n'avions rien à manger car la nuit on avait fini les quatre biscuits qui nous restaient. comme nous étions en train de faire nos chaussettes, nous entendons parler à quelques mètres de nous. Nous regardons et nous apercevons des gosses qui ramassaient je ne sais quoi ; ils sont arrivés à 10 mètres de nous, nous sommes repartis aussitôt. Nous avons changé de place de peur d'avoir été suivi.

Des navets

Tout de même la nuit arrive et nous repartons en obliquant légèrement à gauche car nous croyons avoir trop appuyé au nord A peine étions nous sortis du bois que nous trouvons notre cher ligne de chemin de fer. Nous étions donc dans le bon chemin et à quatre ou cinq Kmèt de la frontière. Cela nous avait donné des forces de nous sentir si près peut être de la liberté. En traversant des terres labourées, nous avons eu le bonheur de trouver des navets. On a pris un bon souper et ensuite en route. Nous atteignons des marais ou l'on ne voyait absolument que de l'eau sans abris ni maisons. Nous avons marché ainsi pendant 4 heures dans l'eau jusqu'au genoux quelques fois obligés de rebrousser chemin car le terrain céda sous les pieds. Tout de même vers minuit nous distinguons un bois dans l'obscurité qui était dans notre direction. Nous piquons droit sur le bois mais arrivés environ à 200 m. du bois nous apercevons dans l'obscurité une étincelle, c'était certainement une sentinelle qui allumait une pipe ou une cigarette.

Près de la frontière

Comme quoi les sentinelles nous favorisent en siffant

Il n'y avait plus de doute, nous étions à la frontière. Immédiatement nous nous couchons par terre et commençons à ramper de façon à passer à 10 mètres environ du point où nous avons vu le feu. nous arrivons au bois sans apercevoir de sentinelle. Nous continuons notre marche rampante, mais à peine avons nous fait quelques mètres dans les sapins que nous tombons sur un sentier où l'on voyait que quelqu'un avait navigué dessus. Aussi entendons nous à quelques mètres seulement une sentinelle qui battait le sol de ses grosses bottes ; il ne fallait donc plus bouger : nous sommes restés ainsi au moins une heure qui m'a paru un siècle. Un moment donné nous n'entendions plus rien, nous ne savions plus quoi faire mais tout à coup nous entendons notre boche qui sifflait à trente ou quarante mètres. C'était le moment de passer, nous continuons notre marche de vipère pour arriver à la sortie du bois. Nous tombons à 10 mètres du poste boche et on distinguait très bien les voix des boches qui causaient entre eux. En plus il y avait une rivière à passer, il ne fallait plus hésiter. le premier je passer avec de l'eau jusqu'à la ceinture j'atteins l'autre rive qui était la route et ensuite une seconde rivière mais un peu moins large je la traverse de nouveau. A ce moment mon camarade s'apprêtait à passer la seconde lorsque son pied glisse et tombe en plein dans l'eau ce qui avait fait du bruit qui a été entendu du poste. Deux coups de feu sont partis mais sans nous atteindre. ce qui nous a pas effrayés. ce n'étaient pas les premiers que nous entendions siffler à nos oreilles // nous nous sommes serrés de l'autre côté de la rivière pendant environ une demi heure. nous les entendions marcher et causer ; enfin le calme est revenu et nous avons repris notre marche en avant, mais debout.

En Hollande sauvés

Nous savions à peu près que nous étions en territoire hollandais mais pour plus de sûreté nous avons marché malgré la fatigue jusqu'à 5 heures du matin Dans notre chemin nous avons trouvé un poteau comme nous avons en France (défense de chasser sur cette propriété). Mon camarade sachant quelques mots d'allemand le regarde et me dit. C'est certainement du hollandais car je n'y pas un seul mot, il n'y a que le mot (verboden) et en allemand c'est verboten donc nous sommes en Hollande. Alors vers 8 heures du matin, nous entrons dans la petite ville de Granlo environ à 4 kilomètre de la frontière boche. Nous avons vu de la lumière et nous avons frappé à la porte. C'était chez un boulanger, lorsqu'il est apparu sur la porte, il nous dit : Frantsiouse ? Oui. et nous de lui dire (Hollandais) Ya. Évadés d'Allemagne ? Oui. Venez Kamarades venez. Quelle joie pour nous d'être à jamais échappés des griffes

des ignobles teutons. ce boulanger nous donne du café et nous fait ainsi réconforter. Mon camarade ayant été suffoqué par la chaleur s'est trouvé mal, mais au bout d'une heure tout allait pour le mieux. Vers 7 heures le boulanger nous conduit au Commandant Hollandais qui parlait Français et nous a félicités du bel acte que nous venions d'accomplir et vers midi nous faisait accompagner par un sous-officier Hollandais au Consulat Français à Rotterdam où nous sommes arrivés vers 7 heures du soir. inutile de vous dire le chaleureux accueil de M. le Consul Général de France qui nous a fait photographier et habiller en civil. Ensuite de là il a fait venir une voiture automobile pour nous conduire à l'hôtel où une chambre nous était retenue. Nous avons été soignés comme des poulets et le lendemain nous avons repris le train pour Wlessigen où nous devions prendre le bateau pour gagner la cote anglaise. A 4 heures du matin nous levions l'ancre et à toute vitesse dans la mer du nord. nous avons vu en cours de route des navires de guerre qui étaient coulés et des sous-marins anglais qui nous servaient de sentinelles. A 5 heures du soir, nous commençons à voir la côte anglaise et à 7 heures nous faisons notre entrée dans la Tamise. une demi heure après nous étions débarqués. Partout où nous arrivions nous étions attendus et fort bien accueillis. De nouveau nous retraversons la Tamise pour aller prendre le train à Tilbury pour Folkestone où nous sommes arrivés à 8 heures du matin. Nous sommes allés au Consulat Français où nous avons eu toutes les félicitations voulues de la part de nos supérieurs. A midi nous prenions le bateau pour la France. À 4 heures nous avons vu les chères côtes de France que j'avais quittées il y avait trois mois A 7 heures nous étions au port de Dieppe. C'était le 27 Janvier ; nous avons donc mis exactement dix jours pour venir de Münster (Westphalie) en France. nous nous sommes rendus à la place de Dieppe et de là dirigés sur nos dépôts.